

Limites extérieures des corps

L'homme glisse sur des territoires, comme le trait sur le papier. Il y laisse des traces : cela s'appelle l'architecture.

À Capri, tu fais le pourtour des vagues.

* * *

« **L'image est un acte et non une chose** » Jean-Paul Sartre, *L'Imaginaire*

Tu dessines à la pointe tubulaire, de ton trait lent et fragile, des seuils, des charnières, tu encre les bords de formes que tu n'inventes pas, mais qui naissent quand même, là où tu passes.

De loin, des paysages engouffrés, plus ou moins lisibles. On doit y voir de près pour appréhender le travail de la ligne, le tracé, la répétition, le geste mille fois repris sur l'image numérisée, tramée, désincarnée. L'image triturée à la limite de chaque point, qui peut basculer selon la nuance que l'on décide — effet trame, demi-trame, seuil. Le même point peut être blanc, ou coloré : à un moment il faut choisir et s'arrêter. Enfin, donner au tout la tonalité-poussière d'une palette restreinte qui sera celle, unique, des arbres des maisons des routes des hommes. C'est alors qu'il faut repasser, avec la main, en noir, par tous les infimes endroits mis à plat, et retourner, avec son corps, à l'analogique.

Par où commencer ? Tu te le demandes parfois. Choisir le centre et laisser prendre. Ou attaquer par un bord, creuser de ta pointe un sillon dans la feuille de papier. À force de traits, la transpercer comme un tunnel dans une montagne. En chemin, il arrive que tu ne saches plus ce que tu fais, que ta propre logique t'échappe, qu'elle change. Ou alors c'est que l'on croit qu'il y a des fragments et un tout et que c'est déjà là que l'on se trompe.

Avant même les choses, ce qui est donné à voir, ce sont leurs contours. Les *limites extérieures des corps* soulignées avec netteté forment un dessin sourd et imprécis, abstrait, *séparé*, considéré isolément d'un tout auquel il se rattache pourtant. Tu extrais les éléments du monde en les rendant visibles par leur peau. C'est le principe de l'archipel. On les connaît aussi en littérature, ces îles. Des fragments isolés d'un tout indéfinissable, un tout sans existence autre que ces morceaux qui le constituent sans le circonscrire et qui, en le composant, d'un même coup l'effritent. Et cette mer, dans laquelle on serait pris, cet entre-deux blanc ou couleur terre (chair ?) ressemblerait fort à l'absurde d'une écriture qui, à chaque phrase devrait recommencer, sortir des profondeurs épaisses et y replonger. Aucune gravité cependant dans cet absurde, juste le sens du monde,

la montagne que l'on continue de mesurer de notre taille d'homme, une question d'échelle somme toute. Cette mer, on sent qu'elle « pourrait tous nous prendre », tu le dis, « ce serait le calme (enfin?) ».

Que le paysage soit homme, qu'il soit terre ou mer ou surface construite, c'est partout la même chose dont il s'agit, le dessin des choses quand on prend de la hauteur ou du recul, ce qui reste, c'est toujours très peu.

Arpenter la carte comme on le ferait du territoire. Aller du paysage au geste et réciproquement. Faire un peu plus que de dessiner une géographie. L'écrire comme un calligraphe. De son écriture cunéiforme. Passer et repasser les paysages de sa topographie intérieure, libérée du paysage, justement, et appuyée à celui-ci comme contre un mur défaillant. Dessiner, répéter, c'est autant de temps pour songer. Et si on te le demande, tu veux bien t'en souvenir, de chacune de ces pensées qui, alors que tu sillonnais la feuille, te traversaient, doucement, comme une rumination. Toujours, il y avait la radio et les voix du monde, dans le fond, ton fond. Apaisant, le remous ininterrompu des ondes, une béquille pour hasarder ta fine pointe dans la vague organique des aires blanches et des aires colorées, l'oscillation des heures à tracer, quand tout se confond dans la saturation de l'œil. Voix du matin, voix de l'après-midi, masse des voix que tu connais par cœur, à force qu'elles te hantent ainsi, avec leur élégance, leur conscience de ce qui nous arrive de collectif. Tout cela, tu voudrais que cela passe aussi à travers toi. Tu y penses, quand tu dessines. Qui le saurait, tout ce qu'il y a dans ce trait ? Ce qui s'impose à toi depuis quelque temps, c'est acheminer ces quelques choses qui te remuent vers leur destination dernière.

Tout cela, c'est aussi une histoire de temps étiré, que tu t'obliges à compter en centaines de milliers de secondes à chaque fois, pour le décomposer en plus petit dénominateur possible. Tu vois, que partout tu interrogues les figures du continu et du discontinu. Dans ce temps qui est passé et qui est encore le même, tu faisais des études d'architecture. Et déjà des textures sur du papier, des petits dessins d'observation. « Vous dessinez tout ce que vous voyez ». On suivait la consigne, mais à la loupe.

* * *

Paysages, architecture, territoires

On pourrait commencer par la Sicile, honneur aux îles dans un paysage inchangé, après tout, c'est toi qui as nommé la série *Archipels*. À Capri, la Villa de l'écrivain est posée sur un rocher et ce sont les vagues qu'elle regarde. J'ai menti, tout à l'heure, quand j'ai dit que tu avais dessiné les vagues, une fois aussi tu as détourné le minéral. Quand tu fais cela, on le voit que la pierre devient vague et Malaparte rocher.

Quelques minutes avant Genève, tu prends des vues aériennes que tu choisis de voiler dans une trame qui quadrille le paysage de nuages de petites croix, comme celles des cartes de géographie qui, bien alignées, délimitent les frontières. Ailleurs, ce sera le Simplon, col, tunnel, frontières encore.

Si tes mers sont ocre, ton Léman est métallique et la neige avant toi avait dessiné ce grand silence que tu laisses dans nos montagnes. Il y a de la sagesse dans l'inachèvement. Un jour, un homme dans ton atelier t'a dit : « Merci pour le peu. »

Trois tours à New York, seuls ouvrages hors sol, apparentent le travail de l'image au traitement du temps. « On construit avec du sable, il ne faut pas l'oublier ». Avec du sable et sur du sable.

* * *

« Ça me dérangeait de ne faire que de jolies choses »

Dans l'étalement des paysages, comment accéder aux couches plus enfouies ? Dessiner, d'un trait myope, sur des images pixélisées, les contours d'une trame qui perd de vue son sujet, entourer le blanc ou la couleur — un pastel couleur terre, le faire réapparaître, mais autrement, à coups de patience, c'est là qu'est le courage, certes, mais quelque part, cette façon d'être dans le monde n'est pas être du monde. Et il arrive qu'il faille un peu régler ses comptes avec le monde. Le mettre dans les paysages et voir comment il se débat. Comment, un petit pyjama rayé à étoile dans l'inventaire d'une grande enseigne de vêtements, comment, des femmes armées, voilées et armées, pour défendre les écoles, comment, cette embarcation prise dans la houle, mer et corps on ne sait plus, cet animal soudain que l'on croirait poisson, ce qu'on sait c'est qu'il est encore question de frontière à traverser au risque de sa peau, comment, les mains de ces mêmes hommes balafrées par le feu. Il arrive que quelques images veuillent dire quelque chose. Il faut les laisser faire.

Plus tard peut-être même qu'on sera cela, Jimmy Hendrix à Woodstock, Smith et Carlos à Mexico, en 68. On n'a pas le choix du moyen, ce que l'on ressent, on doit le dire aussi, guitare ou non, pointes ou pas, Tu dis « transmettre », tu dis « partager » : ce que tu veux, c'est être mêlé, y arriver, à ce risque que l'on prend, chemise à franges, poings gantés, dans une autre époque, un autre monde. Avec son Rotring et son ordinateur, à sa mesure sans doute, sans prétention.

Il n'y a qu'un seul dessin de Lavaux. D'un archipel volcanique dans la mer Tyrrhénienne à cet adret sillonné par l'homme sur chaque centimètre, la boucle est bouclée, c'est une question d'échelle. Et on ne saurait l'expliquer que par le hasard, mais tout de même on expose tout cela ici, dans ce lieu du bord du lac habité par la mémoire du père. On a tracé ces milliers de sillons sur des papiers sans accidents en redoutant ou en attendant que la pointe se prenne dans une irrégularité de la texture, une rainure qui ferait tout basculer. Ce jour-là, sa roue s'était prise dans une trace glacée sur la route. L'incident avait été sans gravité. On s'en souvient pourtant là, en dessinant. « Parfois, on ne peut rien faire », il n'y a rien à faire. Alors ça y est, on est pris dedans, dans son histoire, il faut avancer, à petits pas, risquer de bifurquer dans une ornière, on n'a pas le choix et c'est bien ainsi.

Il faut continuer à voir le geste comme une transgression.

Valérie Cicurel